

« **L'hétéromation des images radioactives. Entretien avec Lauren Huret** », in Lauren Huret, *Praying for my Haters*, Paris, Centre culturel Suisse, 2019, p. 7-14.

Yves Citton

## **L'hétéromation des images radioactives** Entretien avec Lauren Huret

Lauren Huret : *J'ai l'impression que peu de recherches ont été effectuées sur notre capacité à « affronter » les images problématiques et à les « digérer », ainsi que toutes les répercussions psychologiques subies. Quel est le ressenti réel d'une image ? Est-il possible de comprendre comment une image agit sur notre perception, notre corps et par la suite, peut-on parler d'influence médiatique ?*

Yves Citton : Mon expérience m'a appris que plein de choses se font et se publient sans que nous soyons en mesure de les repérer, ni de les suivre avec assez d'attention, donc je pars plutôt du principe que beaucoup de recherches ont été et sont effectuées sur ces questions, mais qu'on leur donne malheureusement trop peu d'échos dans les médias dont nous tirons nos informations. Sur la question des effets (potentiellement néfastes) des images, il y a quand même les travaux de Marie-José Mondzain, de Serge Tisseron ou de Laurent Bègue, qui sont assez largement diffusés et discutés dans notre actualité. Il y a aussi les thèses générales proposées par des philosophes comme Bernard Stiegler, Bruno Latour, Gilles Deleuze, Félix Guattari ou Jacques Lacan, qui dégagent des voies de réflexion stimulantes. Les *Visual Studies*, sur lesquelles Maxime Boidy vient de faire un admirable petit livre d'introduction (Presses Universitaires de Vincennes, 2017), constituent aussi un riche corpus d'enquêtes et d'hypothèses. Ces questions de fond émergent le plus souvent à travers des débats simplificateurs, mais toujours intéressants, sur les « dangers des jeux vidéo », par exemple.

Outre le beau livre non encore traduit de Jeffrey Sconce, intitulé *Haunted Media* (Duke University Press, 2000), l'ouvrage le plus éclairant sur ces questions est pour moi celui de Mireille Berton, professeure de cinéma et d'archéologie des media à l'Université de Lausanne, en Suisse, qui s'intitule *Le corps nerveux des spectateurs* (Lausanne, L'âge d'homme, 2016). Elle y fait un répertoire quasiment exhaustif des discours accusatoires qui se sont imprimés entre 1895 et environ 1920 sur les « dangers du cinéma », en différentes langues, dans différents pays. En remplaçant « cinématographe » par « jeux vidéo » ou par « internet », on y trouve presque tout ce qui s'entend aujourd'hui sur les méfaits des images numériques : le nouveau medium pousse les jeunes à commettre des actes de violence, il endommage les yeux, le cerveau, le système nerveux, il désoriente les citoyens qui perdent le sens du bien et du mal, du vrai et du faux, il insinue des désirs criminels, il bouleverse la sexualité, etc. Avant le cinéma, il y avait des dénonciations des méfaits de la lecture (depuis Platon), des imprimés (XVIe-XVIIe siècles), des journaux périodiques (XVIIIe-XIXe siècles), du kaléidoscope (années 1810-1830), du télégraphe ou du téléphone, à la suite de quoi il y a eu les innombrables accusations portées contre la radio et la télévision.

Comment se situer face à la permanence d'un même mode de dénonciation à travers la succession des media émergents ? Deux écueils sont à éviter. D'une part, à l'évidence, il faut sortir de la naïveté dominante qui nous fait croire à la fin du monde chaque fois qu'apparaissent de nouvelles modalités techniques de faire circuler des affections entre les humains. Donc, premier point, prenons du recul face aux accusations toujours un peu exagérées et réactionnaires envers les méfaits des media émergents. Ceux-ci recomposent les publics, les flux de financement, les rapports de pouvoir, et plein de dominations établies sont très heureuses de pouvoir s'appuyer sur des observations superficielles pour condamner les nouveautés (et protéger leurs niches ou leur petits mandarinats).

À cet égard, il est éclairant de situer les discours dominants entre les trois phases analysées par Mireille Berton et les autres archéologues des media : une première phase d'enthousiasme optimiste et utopique, suscité par un nouveau medium qui fait surtout rêver ; une deuxième phase catastrophiste, qui en souligne les dangers apocalyptiques, nourris de fantasmes et de rivalités d'intérêts ; une troisième phase apaisée, qui en comprend plus sereinement les ambivalences effectives, avec les avantages et les inconvénients que permettent d'observer des protocoles d'enquête mieux avisés. Pour ce qui concerne les media numériques – au sein desquels il faudrait bien entendu distinguer plein de sous-domaines, qui ont chacun leur temporalité propre (listes mail, jeux vidéo, facebook, twitter, assistants personnels) – il me semble que nous commençons à peine à entrer dans la troisième phase, et que la grande majorité des discours tenus à leur propos (y compris les miens, bien entendu) feront doucement sourire les générations à venir...

Mais un autre écueil est à éviter en la matière, rarement souligné mais non moins important à mes yeux. Il serait beaucoup trop facile de regarder de haut, avec condescendance ou mépris, ceux qui dénonçaient la fin du monde en voyant les images cinématographiques se répandre dans l'Europe du début du XXe siècle. Il me semble bien plus intéressant de considérer qu'ils avaient raison ! Oui, le XXe siècle a effectivement vécu une succession de fins du monde : la guerre de 14, la seconde guerre mondiale, les persécutions totalitaires, les massacres coloniaux, les génocides rouandais ou birmans, la perte de diversité culturelle, et surtout notre course accélérée vers l'effondrement écologique. Qui peut dire la part qu'ont effectivement jouée les images cinématographiques (le racisme de *Birth of a Nation* de Griffith), les émissions de radio (la « voix du Führer », Radio Mille Collines), l'abrutissement télévisuel (l'autorité simpliste du journal télévisé, les rancoeurs de la télé-réalité, la colonisation publicitaire), la viralité des réseaux numériques (victoires électorales des Trump, les lynchages par Facebook) ? Il serait terriblement naïf d'imaginer que les nouveaux media ne (re)conditionnent pas nos façons de vivre et de penser. Et de fait, en jouant le jeu apparemment ridicule de prendre au sérieux les accusations les plus fantaisistes qui ont été portées sur eux au moment de leur émergence, on pourrait bien en tirer une liste assez précise et stimulante des dangers effectifs auxquels ils ont pu et pourront donner lieu – en plus bien sûr des avantages et des potentiels d'émancipation dont ils peuvent également être la source.

L'essentiel est de mesurer, dans chaque cas, leur ambivalence fondamentale – ce que Bernard Stiegler appelle leur dimension « pharmacologique » – ainsi que d'analyser précisément quelles sont leurs dimensions aliénantes et leurs propriétés encapacitantes. Avec cette complexité supplémentaire que c'est en se laissant momentanément aliéner – croire à une fiction, entendre des voix, voir des choses qui n'existent pas – qu'on peut gagner parfois en puissance de transformation de soi et de son environnement...

C'est dans un tel recadrage « archéologique », sensible aux ambivalences, qu'il faut resituer les questions relatives aux images maudites et aux envoûtements médiatiques. Il devient alors très difficile d'en dire des choses générales. Il faut entrer dans les spécificités de chaque type de contenu (texte, image fixe, image en mouvement, image sonorisée, tempo de montage, enchaînement des programmes ou des scènes, contextualisation, etc.) avant d'espérer comprendre ce que nous font des images, avant de pouvoir juger ce qu'elles ont de bon ou de mauvais. C'est d'autant plus difficile qu'il ne suffit pas de décider si, en soi, telle image est nuisible ou salutaire : une même image, vue par une personne A ou par une personne B, voire par la même personne à des moments différents de son existence, peut avoir des effets radicalement différents.

Les questions – passionnantes – que vous posez à travers votre travail sur les nettoyeurs et nettoyeuses du web soulèvent pour moi le problème de savoir s'il peut y avoir des « images maudites », au sens où elles seraient destructives pour quelque système nerveux humain que ce soit, quelles que soient par ailleurs sa culture, son histoire personnelle ou son état d'esprit. Au-delà de ce cas particulier, la question serait de comprendre s'il y a des images ou des séquences d'images dont on puisse dire que « l'influence médiatique » sur la population qui en est affectée est globalement nuisible. J'ai l'intuition insistante que c'est bien le cas. De mon point de vue (d'intellectuel de gauche), les programmes d'une chaîne de télévision comme Fox News aux USA est un véritable poison, qui pathologise puissamment la société états-unienne et tire vers le bas les perspectives de bonheur de centaines de générations à venir sur l'ensemble de notre planète, du fait des solidarités de destins qui nous relient toutes et tous à l'âge de l'Anthropocène (mieux nommé : Capitalocène). Mais je ne peux pas ne pas savoir que l'on a aussi accusé les activismes médiatiques marxistes d'« empoisonner » nos sociétés occidentales, et qu'il est tout sauf simple de pouvoir démontrer et discriminer « objectivement » ce qui tient du poison ou du remède. C'est possible, j'en suis certain, mais ça prend du temps – et le temps d'attention, de réflexion et d'argumentation est justement ce qui est dramatiquement pressurisé au sein de notre ordre médiatique dominant.

Donc derrière la question des « images maudites » et des « poisons médiatiques », il ne faut jamais perdre de vue ce que j'appelle « l'infrastructure » au sein de laquelle tout ce qui circule et tout ce qui nous affecte se trouve conditionné. Si j'ai fait un livre sur la *Médiarchie*, c'est pour essayer de poser le problème à ce niveau-là : la circulation des images et des affections, ainsi que leur valeur, bonne ou mauvaise, est conditionnée par la « mégastucture accidentelle » – belle expression de Benjamin Bratton dans *Le Stack*, dont la traduction française paraît chez UGA éditions en 2019 – qui produit des effets de co-évolution entre les infrastructures médiatiques (extérieures) et nos dispositions attentionnelles (intérieures), lesquelles, ensemble, forment ce que j'appelle précisément une *infrastructure*.

LH : *Dans le n° 70 de la revue Multitudes, Hamid Ekbia et Bonnie Nardi ont défini le travail humain caché sous des apparences d'automation sous le terme d'« hétéromation ». Nous pensons que des algorithmes effectuent toutes les tâches répétitives importantes pour le bon fonctionnement économique d'Internet, alors qu'un nombre important de ces tâches sont effectuées par des êtres humains sous-payés. C'est le cas pour les personnes qui trient tous types de contenus sur les réseaux sociaux. Cette profession, éreintante et invivable, est volontairement rendue invisible par les sociétés qui régissent tous les réseaux sociaux. Pour ma part, les imaginaires technologiques favorisant les illusions de l'automation totale rendent*

*possible cette hétéromation problématique. À votre avis, comment en sommes-nous arrivés là ?*

YC : Je vois plusieurs facteurs à la racine de l'imaginaire de l'automation dont Ekbia et Nardi dénoncent les leurres en introduisant le terme d'« hétéromation ». Il y a, d'abord, quelque chose de magique dans la plupart des machines que les humains créent pour se faciliter la tâche. L'anthropologue Alfred Gell a bien mis en lumière la boucle auto-réalisante qui lie un certain « enchantement de la technologie » avec des « technologies de l'enchantement » (voir le livre du même titre publié chez UGA Éditions aussi en 2014). La magie tient à ce que les machines, issues de notre puissance d'agir collective, nous permettent d'accomplir des actions impossibles pour nos capacités individuelles. Il y a toujours quelque chose de « sur-humain » là-dedans. Je *sais* que des dispositifs techniques branchés les uns sur les autres me permettent de communiquer avec une personne située à des milliers de kilomètres de chez moi, ou de voir bouger des morts, mais je ne *comprends* pas vraiment, concrètement, comment cela peut se faire. Donc une certaine magie est au cœur de tout appareillage technique (tant qu'il fonctionne).

Il y a aussi, massivement, la propagande publicitaire des marchands de technologies nouvelles, qui ont besoin de nous faire rêver en vendant leur camelote, comme tous les marchands du monde. On rêve davantage, aujourd'hui, devant la magie incompréhensible des algorithmes et des circuits intégrés que devant l'alignement d'employés de bureaux sous-payés pour accomplir une tâche répétitive. Les grandes compagnies ont donc tout intérêt à nous faire miroiter un monde où les machines fonctionneraient « toutes seules », plutôt qu'à nous montrer une réalité d'exploitation asservissant des milliers d'ouvriers dans des milliers d'usines déshumanisantes.

Mais on peut surtout voir dans l'hétéromation le résultat d'un mouvement d'industrialisation au long cours, qui met à distance, aseptise et occulte les conditions sociales à travers lesquelles le travail humain est mis au service des désirs du consommateur. La colonisation a exploité les ressources lointaines en violentant les populations lointaines pour accumuler des richesses à proximité des consommateurs européens. La mondialisation (prétendument post-) coloniale exporte le travail industriel et bureautique vers des zones périphériques aux taux de salaire inférieurs et aux mains d'œuvre corvéables à merci.

L'image du Turc mécanique – cyniquement reprise par Amazon pour nommer son dispositif explicite d'hétéromation – fait référence à une attraction de foire de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les spectateurs étaient (déjà !) invités à jouer aux échecs contre une machine pour voir si l'intelligence artificielle était en mesure de rivaliser avec l'intelligence humaine. Un humain était toutefois dissimulé dans la machine pour l'activer de l'intérieur et jouer en son nom. Aujourd'hui, Amazon reprend ironiquement ce dispositif de foire pour désigner un mode de production où chacun de nous (riches) pouvons poster des tâches à exécuter, que des travailleurs indépendants, précaires, et fréquemment misérables, accomplissent aux quatre coins du monde pour un prix déprécié au plus bas par une mise en concurrence de tout le monde avec les plus plus désespérés.

Amazon fait de l'humour noir en ne cachant même pas la tête de Turc qui trime au cœur de la machine. L'utilisateur de Mechanical Turk sait que ce sont des humains qui labeurent quelque part au loin. Mais c'est la même logique qui se cache fréquemment derrière les prétendus « miracles de l'intelligence artificielle ». Des milliers d'employés sont payés à travers le monde pour faire ce qui nous est vendu

comme des tâches accomplies automatiquement, ou pour fournir les données, les identifiants, les tags, qui permettront aux machines de faire leur travail « automatique ».

Ici aussi, ces réalités sont caractérisées par de profondes ambivalences. Ces travailleurs lointains sont parfois un peu mieux payés par les commanditaires occidentaux que par leurs exploiters locaux (même si les deux opèrent généralement de concert). La mécanisation de certaines tâches monotones peut certainement avoir du bon. Il serait absurde de démoniser les processus d'automatisation ou de nier leur réalité et leurs avantages. L'important est de ne pas vivre dans l'aveuglement face aux réalités de l'hétéromation, dans ce cas, face au travail humain lointain dissimulé sous l'apparence glamour et libératrice d'une automatisation promue à des fins publicitaire.

Le cas des nettoyeurs du web est à cet égard emblématique. La plupart d'entre nous, dans les pays dominants, sommes portés à croire que ce sont des algorithmes, toujours plus performants, qui filtrent nos images comme nos spams. Pour que l'existence et les conditions de travail des travailleurs et travailleuses sortent de l'ombre, il faut des enquêtes menées en catimini à Manille ou à la Nouvelle Delhi, des enquêtes qui sont entravées par toutes les exigences de secret imposées par les firmes à leurs employés et employées. On peut imaginer sans trop de peine un monde où ce type d'emplois pourrait se faire sans qu'il soit soumis à cette loi du secret. Il y a de quoi s'inquiéter au plus haut point du seul fait qu'on prenne tant de mesures pour être sûr que le Turc soit fermement emprisonné dans sa machine, bâillonné de façon à ne pas pouvoir répondre aux journalistes venant enquêter sur son travail.

*LH : Pour désigner ce travail, j'utilise le terme d'image « maudite », car voir une image d'une violence telle peut nous « projeter » dans des réalités inconcevables. L'image insoutenable provoquerait une malédiction, dans le sens où elle « pourrait » l'âme. Comment percevez-vous cette métaphore, vous semble-t-elle juste ?*

YC : L'idée de cette malédiction me semble vraiment importante, mais je la prendrais à partir d'un angle un peu différent. Pour désigner ce qui circule à travers les media, je parle d'*affections* afin d'employer un terme plus générique que celui d'« images », puisqu'il peut s'agir de textes et de sons autant que d'images proprement dites. Mais je parle d'*affections* aussi et surtout pour souligner que les media nous *affectent*, au double sens où ils « nous transforment » et où ils « génèrent en nous des affects » (à savoir des émotions, des passions, des sentiments, des désirs, des craintes, des fantasmes, etc.). Il me semble essentiel de commencer par dénoncer la pauvreté et l'illusion fondamentale du vocabulaire de « l'information » dans lequel se complaisent généralement les « sciences de l'information et de la communication ». L'image numérique qui circule sur internet, comme l'image imprimée dans un journal ou comme la modulation sonore émise par une antenne de radio, peuvent très bien être caractérisées en termes d'information. Shannon et Weaver, les pères de la théorie de l'information, cherchaient à quantifier des flux matériels de données matérialisées dans les câbles téléphoniques – et il est bien entendu essentiel de comprendre *aussi* la communication de ce point de vue étroitement matérialiste, énergétique, électro-chimique, et infrastructurel. On est là dans le domaine du *hardware* et du *software* lesquels, comme Friedrich Kittler l'avait bien vu dès les années 1990, deviennent rapidement indissociables sitôt qu'on y

regarde d'un peu près (voir son article « Le logiciel n'existe pas » dans *Mode protégé*, Presses du Réel, 2015).

Mais il faut toujours se rappeler qu'il n'y a de « communication » que dans la mesure où de l'attention humaine est investie au pôle de la réception, lequel pôle ne consiste pas en une simple impression mécanique passive (comme du papier qui reçoit des empreintes d'encre ou des pixels d'écran qui reçoivent des informations de couleurs), mais qui est bien une forme d'activité animée. Une page web ou une émission télévisée que personne ne regarderait n'aurait strictement aucune valeur, quels que soient les millions qu'on aurait investis dans leur production. Et cela pour la bonne raison que les media reçoivent leur valeur effective depuis l'aval (de l'attention qui s'investit en eux) et non depuis l'amont (de ce qu'on a fait pour les produire). Le hardware et le software ne suffisent nullement à produire un circuit de communication : c'est la présence de ce qu'on appelle le *wetware* (à savoir nos systèmes nerveux, animés et animants) qui donne sa valeur à l'ensemble de la circulation.

Cela étant, il importe de distinguer trois choses, intimement liées entre elles, mais conceptuellement irréductibles l'une à l'autre. Il y a d'une part *l'information*, qui est ce qui circule sous forme mécanique, chimique, électronique au sein de canaux de communication. Les ingénieurs comme Shannon et Weaver nous donnent des moyens de quantifier cette information, les informaticiens s'efforcent d'en gérer les processus de codage. En amont comme en aval du passage par le canal des media, il y a de la *signification* (du « sens »), qui est ce que des humains ressentent le besoin de communiquer à propos de leurs expériences existentielles. Sur un écran, l'ingénieur et l'informaticien voient peut-être des pixels, mais l'immense majorité d'entre nous voyons des images. Ces images existent pour nous en tant que porteuses de sens : elles « représentent » quelque chose que nous avons pu connaître dans nos expériences existentielles hors-écran. La même chose vaut pour les mots : codeurs et linguistes y voient des lettres ou des phonèmes, alors que nous autres y comprenons des messages.

Or ces significations ne peuvent jamais être « neutres », décodées de façon abstraite et désengagée du monde. Regarder une image ou lire un texte, c'est construire activement de la signification (existentielle) à partir de l'information (matérielle) – et cette construction ne va jamais sans impliquer des « affects ». Elle se fait toujours à partir d'une certaine « sensibilité », qui est au moins minimalement différente (singulière) pour chacun.e de nous, en même temps qu'elle est toujours structurée par des repères communs (culturels). En tant qu'êtres sensibles au plaisir et à la douleur, nous ne pouvons pas « sentir-percevoir » des images, des sons ou des mots sans « ressentir » certaines émotions, selon ce que nos expériences passées ou nos anticipations du futur associent de plaisir et de douleur à ces images, sons et mots. (C'est d'ailleurs là ce qui fonde la différence entre nos intelligences animées et ce qu'on appelle, à tort, les « intelligences artificielles »). Autrement dit : les significations viennent toujours accompagnées, enrobées, farcies d'affects. C'est pour cela que j'insiste sur le fait que ce qui circule à travers les media, ce sont des *affections* : ce sont des choses qui nous affectent (sensoriellement), des choses qui nous altèrent en réveillant en nous certains affects.

C'est à partir de là qu'on peut en revenir à votre question. Des images maudites, ce sont des images qui véhiculent des affections porteuses d'effets destructeurs sur les subjectivités qui s'y trouvent exposées. On peut parler de « violence » pour désigner ces effets destructeurs, mais cela ne ferait pas vraiment avancer la question. Ce qui affectera profondément une personne sensible à la représentation de certaines

expériences peut, en principe, laisser indifférente une autre personne. Le degré de violence perçue est fonction du degré de sensibilité percevante, qui peut varier grandement. En toute prudence, il faudrait des études empiriques un peu poussées pour identifier véritablement des images susceptibles de violenter toute subjectivité humaine qui s’y trouverait exposée. Il faudrait de même nuancer la puissance d’affection des images en fonction du degré de fictionnalité que leur suppose le spectateur : dans la représentation d’un même événement traumatique, un dessin animé choquera peut-être moins qu’un film de fiction, qui bouleversera moins qu’une séquence présentée comme relevant du document authentique. Il semble néanmoins raisonnable de considérer que très peu d’entre nous peuvent ne pas être bouleversés à la vue d’une scène de viol, de torture ou d’exécution, contextualisée comme relevant d’une captation documentaire.

Ce dont on parle en envisageant le travail des nettoyeurs du web, c’est de l’exposition, huit heures par jour et six jours par semaine, à des images maudites dont une proportion considérable sont ainsi susceptibles de produire des effets traumatisants. Ces images maudites sont donc en réalité des images *maudissantes* : des images qui frappent de malédiction celles et ceux qui s’y trouvent exposés. Nos subjectivités sont en effet inégalement, mais fondamentalement, fragiles. Elles se nourrissent de ce qui les affectent. On imagine mal qu’un être humain puisse être exposé à un assaut constant d’impressions traumatiques sans que cela ne « pourrisse son âme », comme vous le dites très bien. La question est de savoir qui sont ces âmes sacrifiées, à quel bien commun elles se trouvent sacrifiées, et quelles seraient les possibilités de leur épargner ce sacrifice.

LH : *La possibilité d’avoir accès à des images problématiques grâce à ce médium ouvert qu’est Internet, et cette fonction sacrificielle des modérateurs de contenu qui en permettent le fonctionnement remet en cause pour moi le médium Internet et l’absolue naïveté du « partage » en ligne. Comment voyez-vous Internet, son fonctionnement et son évolution, des promesses de ses débuts au temps présent ?*

YC : Reprenons ce que j’ai essayé de mettre en place depuis le début de notre entretien. Les firmes qui marchandisent la circulation d’affections sur internet ont intérêt à nous affecter aussi vivement que possible, pour être sûres d’attirer notre attention vers leur plateforme. Mais elles ont aussi un intérêt contradictoire à celui-ci, qui est de nous épargner l’exposition à des images qui nous seraient trop douloureuses, ou qui les exposeraient à des poursuites légales de la part des institutions chargées de nous protéger de certaines formes de violence. Ces firmes doivent donc nettoyer le web pour continuer à pouvoir en tirer du profit financier.

Ce nettoyage du web est généralement présenté comme se faisant par la grâce des algorithmes, qui sont en effet devenus très efficaces pour débarrasser nos boîtes mails des millions de spams qui les assaillent pourtant sans cesse. Il n’est donc nullement absurde, pour l’utilisateur d’internet, de croire que tout ce travail se fait de manière automatique. Comme le révèlent les rares enquêtes consacrées à cette question, à commencer par la vôtre, nous vivons ici largement dans le mirage trompeur de l’hétéromation. Derrière les algorithmes, il y a en réalité des centaines de milliers de travailleuses et de travailleurs qui, à Manille ou à New Delhi, sont condamnés par nécessité économique à voir leur subjectivité exposée au choc traumatique de millions d’images maudites et maudissantes.

Le plus intéressant dans toute cette horrible réalité tient à ce qui fait que des algorithmes ne puissent pas – ou du moins pas encore – filtrer suffisamment finement

les flux d'images pour éliminer automatiquement les images maudites. Et c'est peut-être ici qu'on touche au cœur de leur malédiction la plus profonde. Dans les termes que j'ai posés tout à l'heure, on peut dire que le hardware et le software peuvent merveilleusement traiter de l'*information*, qu'ils peinent encore à prédire ce qui peut en résulter pour les humains en termes de *signification*, et qu'ils sont (pour le moment) largement démunis pour anticiper ce qui s'y véhicule en termes d'*affections*. Autrement dit : dans l'état actuel de nos machinisations, il faut encore exposer du wetware aux images traumatisantes pour savoir quelles affections ces images produiront sur du wetware. Les centaines de milliers de travailleuses et travailleurs de Manille et de New Delhi sont réduit.es à cela : du wetware (post)colonisé, qu'on paie à bon marché pour absorber les traumatismes potentiels qu'il serait trop coûteux de faire circuler parmi le wetware du monde riche.

L'analogie la plus éclairante, à mes yeux, pour comprendre le statut et les enjeux des images maudites et des nettoyeurs du web est celle des « liquidateurs » chargés de contenir les émissions de radioactivité lors d'accidents de centrales nucléaires. Qu'il s'agisse des pompiers de Tchernobyl, envoyés pour tenter d'éteindre le réacteur incontrôlé, ou qu'il s'agisse des travailleurs réquisitionnés auprès des ethnies japonaises subalternes pour nettoyer le site de Fukushima, voilà des humains sacrifiés au salut commun en les exposant temporairement à des doses quasi-létales de radiation. On peut jouer sur le patriotisme, sur le sens moral ou religieux du sacrifice, ou sur la vulnérabilité de populations de seconde classe auxquelles on impose des tâches mutilantes. Dans tous les cas, on se trouve face à un dommage collatéral de la technologie humaine, dont on ne sait contenir les nuisances qu'en condamnant la vie ou la santé d'un segment maudit de nos populations.

Les images ont en effet leur radioactivité propre : certaines d'entre elles ont le pouvoir d'irradier une énergie traumatisante que les filtres algorithmiques échouent à percevoir, et qui ne peut être attestée qu'en traumatisant effectivement des subjectivités humaines. Ces images sont bel et bien maudites, en ce qu'elles paraissent réclamer leur lot de souffrance et de scarification. Avec, dans ce cas, une perversité encore supérieure à celle des horreurs du nucléaire, puisqu'on est ici dans une situation où ce sont des subjectivités humaines qui doivent servir de compteur Geiger. Tels sont bien les nettoyeurs du web : des détecteurs appelés à sentir, mais du même coup à *subir*, la radiation traumatisante des images maudites.

Est-ce que l'existence de telles images, révélant la nature potentiellement radioactive de ce qui circule sur le web, doit nous faire remettre en cause le medium Internet, comme vous le suggérez ? Pas forcément. À l'époque de Fukushima, nous avons publié dans *Multitudes* un appel fait par un artiste et intellectuel japonais proposant d'instaurer un « service nucléaire », calqué sur le « service militaire » de conscription universelle que connaissent encore quelques pays comme la Suisse. Chaque citoyenne et chaque citoyen serait appelé.e à travailler six mois de sa vie à la décontamination d'un site maudit par les radiations. Ce serait sans doute la manière la moins injuste d'organiser le traitement des centaines de centrales nucléaires qui devront être décontaminées, « liquidées », au fil des prochaines décennies, pour un prix qui reste dramatiquement sous-évalué à l'heure actuelle. D'une part, cela répartirait la menace de maladie par irradiation de façon égalitaire, au lieu de la concentrer sur les seules populations pauvres ou défavorisées. D'autre part, et en conséquence directe, cela diminuerait sans doute rapidement le nombre des électeurs soutenant la construction de nouveaux équipements nucléaires.

On pourrait imaginer quelque chose de semblable pour le traitement des images maudites. Demander à chacun et chacune d'entre nous, dans les pays riches comme

dans les pays pauvres, de passer quelques semaines exposées aux affections d'images potentiellement radioactives, et cela avec un suivi médical aidant à contenir les conséquences psychiques d'une telle exposition. Il s'agirait bien, pour le coup, d'instaurer une certaine forme de « partage » en ligne : partager la radioactivité des images maudites, au double sens de l'avoir toutes et tous en partage commun et d'en diviser la masse totale en de plus petites parts, devenues d'autant moins nuisibles qu'on s'y trouve exposé.e plus brièvement. La véritable malédiction des images dont souffrent les nettoyeurs du web tient peut-être moins à leur caractère traumatisant en lui-même, qu'à l'inégalité par laquelle le poids de leur nuisance repose tout entier sur une toute petite partie d'entre nous.